Micheline LEBARBIER, éd., *Les Ruses de la parole. Dire et sous-entendre. Parler, chanter, écrire*

Paris, Éd. Karthala, coll. Tradition orale, 2017, 316 pages

Christophe Cosker

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/13159>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.13159

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : 408-410

ISBN : 978-2-8143-0519-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Christophe Cosker, « Micheline LEBARBIER, éd., *Les Ruses de la parole. Dire et sous-entendre. Parler, chanter, écrire* », *Questions de communication* [En ligne], 33 | 2018, mis en ligne le 01 septembre 2018, consulté le 05 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/13159> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.13159>

global, en exploitant dans leurs discours les trois registres de la persuasion, parfois avec une préférence personnelle soit pour le *logos*, soit pour l'*éthos*, soit pour le *pathos*. C'est à la démonstration de cette idée, qui lui permet de parler des stratégies argumentatives des différents postulants à la magistrature suprême s'étant soumis au test des urnes que Catherine Kerbrat-Orecchioni consacre le quatrième chapitre – « Les trois registres de la persuasion : *logos, éthos, pathos* » – de son ouvrage. Parcourant les 90 pages (pp. 227-315) de ce dernier chapitre, les lecteurs découvrent que chacun des candidats au deuxième tour des élections présidentielles prononce son discours avec le souci de convaincre les téléspectateurs qu'il est « présidentiable » plus que ne l'est son adversaire, en insistant sur ses propositions visant l'avenir, plutôt qu'en commentant – en posture de « sortant », si tel est le cas – son bilan. Les six débats analysés mettent quand même en évidence un moment où les candidats « sortants » s'impliquent dans un mouvement de défense de leur bilan sur des questions variées, afin de mieux lancer ensuite leur nouveau programme ; ce mouvement entraîne régulièrement des ripostes fermes ou sarcastiques de la part des « challengers » respectifs, qui n'hésitent jamais à contre-attaquer.

Dans la vie politique contemporaine, il semble pourtant que la « bataille des images », relevant de l'*éthos*, soit devenue plus importante que la « bataille des idées » (p. 311), relevant du *logos*. Pour prouver qu'il sera un bon président, chaque locuteur s'emploie à donner de lui-même une image aussi avantageuse que possible, une image valorisante construite délibérément, surtout à coups d'attributs positifs auto-attribués (*éthos auto-attribué*). En contrepartie, il attribuera souvent, sans hésitation aucune, des propriétés négatives à son adversaire (*éthos allo-attribué*) (p. 268). Mais il n'y a pas que la « bataille des images » qui marque profondément, aujourd'hui, la parole politique ; les émotions y tiennent une place tout aussi importante. Le locuteur peut se permettre d'afficher certaines émotions telles que la compassion ou l'indignation (p. 297). Les interactions analysées laissent voir toutefois qu'on ne peut pas jouer n'importe comment avec les termes émotionnels. Pour Catherine Kerbrat-Orecchioni, le débat de 2007, « du fait de la personnalité des duellistes [Ségolène Royal et Nicolas Sarkozy], est [...] le plus chargé émotionnellement », mais on constate sans difficulté que par rapport à ce « pic », en 2012, il y a une « baisse du niveau émotionnel ». De toute façon, « la teneur émotionnelle [des six débats analysés] reste toujours contenue dans des limites raisonnables » (p. 313).

La matière que les six débats envisagés fournissent à l'analyste est sans aucun doute extrêmement dense ; précisons en même temps qu'elle inclut des faits de langue de nature fort diverse. Les débats électoraux sont un (sous-)genre du discours politique avec des particularités très spéciales, mais le livre de Catherine Kerbrat-Orecchioni montre qu'il n'est pas impossible de percer les secrets d'un objet d'étude aussi complexe et d'en rendre ensuite compte, avec clarté et rigueur, si l'on choisit de placer ses recherches sur le terrain de la théorie de l'interaction. L'ample conclusion de l'ouvrage (pp. 317-348) reprend brièvement, dans sa première section, certains des traits spécifiques des interactions verbales analysées, afin de mieux mettre en relief l'unicité du (sous-)genre discursif abordé. C'est aussi une bonne occasion pour l'auteure de peser une nouvelle fois les variations et évolutions les plus frappantes enregistrées, malgré d'incontestables manifestations de stabilité d'un débat à l'autre, avant de laisser à l'avenir le soin de nous dire s'il y a, ou non, « une évolution irréversible du genre » (p. 332). Mais ce qui surprend vraiment dans la lecture des pages finales du livre, c'est la troisième section de la conclusion, intitulée « Décirer, interpréter, évaluer » (pp. 332-348). Il s'agit d'un peu plus d'une quinzaine de pages que l'auteure consacre au travail de l'analyste. Tout ce qui y est dit est gouverné par le principe – qui aurait pu être mis en exergue – : « Décirer, c'est interpréter » (p. 333). Un message lucide, fait tout de vérité, bien argumenté, absolument convaincant, quelque peu émouvant sur les bords. Un plaidoyer qui porte loin et qui nous semble tout à l'honneur d'un « archi-interprétant » (p. 340), d'une spécialiste de l'analyse du discours et des interactions verbales comme Catherine Kerbrat-Orecchioni.

Alexandra Cuniță

CLCC, université de Bucarest, RO-010017
sanda.cunita@gmail.com

Micheline LEBARBIER, éd., *Les Ruses de la parole. Dire et sous-entendre. Parler, chanter, écrire*
Paris, Éd. Karthala, coll. Tradition orale, 2017, 316 pages

La première de couverture des *Ruses de la parole*, ouvrage collectif dirigé par Micheline Lebarbier, donne le ton du livre. Il s'agit de la reproduction de la photographie, prise par Gustave Deghilage, d'un graffiti de Barcelone. Un chat y prononce l'acronyme ACAB qui se traduit par « *All Cats Are Beautiful* », mais signifie en réalité « *All Cops Are Bastards* ». Comme le sous-titre l'indique, « dire et sous-entendre. Parler, chanter, écrire », *Les Ruses de la parole* est un livre d'orientation linguistique sur le non-dit. Il émane du

laboratoire Langues et civilisations à tradition orale (Lacito, CNRS/université Sorbonne Nouvelle – Paris 3/Inalco) à la suite d'un séminaire. Le non-dit y est mis en perspective avec des concepts proches et variés comme l'indicible, le tabou et l'interdit. La perspective principale est celle de la linguistique de l'énonciation, en raison de l'importance des situations et contextes, notamment culturels, du non-dit. La pragmatique offre une perspective complémentaire, comme le signalent les nombreux verbes contenus dans le sous-titre de l'ouvrage ainsi que dans les titres des différentes contributions. Le non-dit apparaît principalement comme une stratégie qui préserve la relation d'un énonciateur à une communauté ainsi que sa position en elle. Le livre développe une stylistique du non-dit, notamment dans des formes artistiques comme le proverbe, la généalogie, le conte grivois ou encore le calypso. Les différents articles s'appuient sur un corpus à la fois vaste et ouvert, du proverbe africain en général au proverbe *bafia* du Cameroun en particulier, des généalogies africaines aux chansons vendéennes et caribéennes, sans oublier l'injure. Face à un livre qui embrasse à la fois le Mexique et Maupassant sans oublier l'Amazonie, force est d'adopter une typologie quelque peu hétérogène. Ainsi envisagerons-nous d'abord les formes de non-dit dans la culture africaine, avant d'aborder cet objet dans les deux formes lyriques qui nous sont proposées, à savoir la chanson vendéenne et le calypso caribéen, afin de mettre en perspective le non-dit entre ordre et désordre.

L'ouvrage analyse certaines formes de non-dit dans la culture africaine, en commençant par le proverbe en général sur ce vaste continent. Pierre Diarra et Cécile Leguy, auteurs de *Paroles imagées. Le proverbe au croisement des cultures* (Rosny-sous-Bois, Bréal, 2004), proposent un article intitulé « Le proverbe au risque de l'incompréhension » (pp. 23-47). Adoptant une perspective interculturelle orientée vers la réception, le constat de départ est celui d'un contraste entre une langue occidentale appréhendée comme directe et une langue africaine considérée comme indirecte, et dont l'avatar le plus important est le proverbe. En effet, la forme suprême de l'éloquence africaine consiste à parler par proverbes afin de ne pas heurter son interlocuteur ou de masquer sa propre gêne. Cette approche est prolongée par Gladys Guarisma, dans « Comment le dire autrement ? Une première approche des proverbes *bafia* (Cameroun) » (pp. 49-72). Cet article indique le caractère allégorique, c'est-à-dire indirect, d'un exemple précis de proverbe africain. La contribution se fonde sur un recueil de proverbes lié à la rencontre entre l'ethnologue Rosmarie Leiderer et le guérisseur Biabak-à-Nnong.

Bafia est la sous-préfecture d'une région de savane et de forêt qui se situe sur la rive droite de Mbam. Les Bafia sont des agriculteurs et des chasseurs polygames et exogames dont l'organisation sociale est virilocale. Après avoir expliqué comment fonctionne la langue *bafia*, Gladys Guarisma replace le proverbe parmi les autres formes de la littérature orale de cette culture : l'affaire, l'histoire, le récit d'origine, le conte, la maxime, la prière, la plainte, l'invocation, la plaisanterie, la devinette, la chanson et le chant. Elle propose alors une typologie des proverbes d'abord formelle et reposant sur les critères de la simplicité, de la complexité, de la modalité du rétrospectif, du syntagme nominal, des énoncés contenant la copule « être » ou un présentatif, sans oublier le fonctionnement selon le mode de l'apposition. Cette typologie formelle est complétée par une typologie sémantique qui distingue les proverbes selon qu'ils expriment l'impossibilité ou l'interdiction. Ainsi les proverbes *bafia* apparaissent-ils comme un discours parémiologique sur la finitude de l'homme. La forme du proverbe est ensuite laissée de côté au profit de la généalogie. Sandra Bormand, dans « Quand raconter, c'est prendre au piège : l'implicite dans les narrations de griots généalogistes et d'historiens *zarma* du Niger » (pp. 175-220), s'intéresse à la figure du *jasare*, c'est-à-dire du griot généalogiste et historien, dont la performance offre, à l'occasion de cérémonies sociales, la généalogie d'un membre de l'aristocratie locale à laquelle il n'appartient pas. Sandra Bormand n'étudie pas seulement la manière dont la généalogie se mêle au commentaire et à l'ornement littéraire, mais aussi et surtout celle dont un dominé, au moyen de la parole, noue un dialogue entre le dominant et l'ensemble des dominés afin de prescrire à l'aristocratie une attitude noble digne de ses ancêtres.

La série africaine est suivie par une série lyrique dont la première forme est la chanson vendéenne. Sylvie Mougin, dans « Chansons traditionnelles à sous-entendus. Ne pas dire pour mieux dire et comment le chanter (Vendée) » (pp. 73-96), propose d'abord une rhétorique du non-dit dont les procédés sont l'amphibologie syntaxique, la prétérition et l'euphémisme. Elle analyse des exemples savoureux comme l'emploi des verbes « savonner » ou « labourer », des expressions comme « être un cerisier de pâquis » au lieu d'une fille facile et « faire grimper une fille au pommier », plutôt qu'aux rideaux. Elle étudie ensuite la performance orale des chansons érotiques, du contact visuel entre le chanteur et le public à la question emphatique sur la compréhension du non-dit érotique. L'article se termine sur l'explication de la pratique de la « *ripoune* », réponse du public qui reprend la chanson au moment grivois où le chanteur se tait. Trois textes

emblématiques de cette tradition sont reproduits : « Le Voleur de prunes », « La Feuille à l'envers » et « Le Nez de Martin ». Bertrand Masquelier remplace la Vendée par la Caraïbe. Dans son article intitulé « Acte locutoire et double-entendre. Le calypso grivois à Trinidad (Caraïbes) » (pp. 97-138), il analyse une forme liée au carnaval : le calypso. Il s'intéresse plus précisément à sa variante érotique, appelée *saucy calypso*. Cette forme, liée à un instrument de percussion appelé *steel drum*, fonctionne sur le double-entendre, à la manière du texte de Black Stalin « *Wait Dorothy wait* ». Ce morceau de calypso superpose la musique et le sexe : « *I jam she/She jam me* ». Bertrand Masquelier indique que le but de cette forme est de « mettre en fiction la rencontre des corps, ce qui nous en est familier, et éviter le réalisme de la description pornographique » (p. 108).

Une troisième série de contributions met en perspective le non-dit, entre ordre et désordre. Dans « "Il m'a traité !" "Ils me traitent !" : de quoi ? L'injure ou le leurre des mots » (pp. 221-248), Éveline Larguèche théorise une situation de communication propre à l'injure dans laquelle elle identifie l'« injurieux » d'une part, c'est-à-dire celui qui insulte, et, de l'autre, l'« injurié », la cible de l'insulte, ou l'« injuriaire », celui à qui on dit une insulte qui concerne un tiers. S'intéressant également à l'Afrique et en particulier à la culture arabe, Éveline Larguèche indique la manière dont l'insulte est liée, dans ce contexte culturel, à l'accusation de fornication. Ainsi l'insulte possède-t-elle une dimension à la fois morale et sociale qui permet également de comprendre la réception de certaines formes artistiques comme le nu pictural. Élisabeth Motte-Florac, dans « L'Implicite dans une histoire *purhépecha* de pacte avec le diable (Mexique) » (pp. 249-286), interprète le non-dit dans le cas du pacte avec le diable. Dans le contexte du Mexique, les difficultés liées à l'adaptation aux changements sont envisagées selon un prisme chrétien. Le diable, représenté comme un étranger élégant, invite à gifler le Christ pour devenir riche. Le non-dit de ce canevas est celui de la désorientation, traduite par la perte de l'âme. Un canevas sacré sert à traduire une situation profane. L'Amazonie colombienne succède au Mexique dans l'article de Laurent Fontaine intitulé « Ce qu'on ne dit pas chez les *Yucuna* (Amazonie colombienne) » (pp. 139-173). L'ethnologue s'intéresse à ce qu'on ne dit pas parce que cela va de soi dans une société donnée pour les membres qui en font partie. Chez les *Yucuna*, qui font partie de la famille des Indiens Arawak, de filiation patrilinéaire exogamique, vivant de la chasse, de la pêche, de la cueillette et de l'horticulture, dans la moitié basse du fleuve Miriti-Parana et le Bas Caqueta, en particulier le village

La Pedrera, les groupes se distinguent selon leur rapport à la sexualité et à la religion. Il y a d'un côté ceux qui sont vierges et, de l'autre, ceux qui ne le sont plus ; d'un côté, ceux qui sont initiés, et de l'autre, ceux qui ne le sont pas. En contexte domestique, le non-dit concerne la répartition des tâches domestiques entre homme et femme au sein de la famille. Dans le domaine public, le non-dit relève du bon déroulement de la vie sociale et le dit permet d'accuser ou d'excuser. Laurent Fontaine indique aussi la manière dont les *Yucuna*, au lieu de ne pas dire les mots du sexe, les étendent métaphoriquement aux domaines qui opposent les hommes et les femmes, ceux qui ont l'expérience de la sexualité et ceux qui ne l'ont pas. Dans « Entre oral, anal et carnaval. Maupassant ou les ruses du dire » (pp. 287-312), Jean-Marie Privat analyse le non-dit dans le conte normand intitulé *Toine* (1885). Cette lecture se focalise davantage sur le malentendu et les possibilités de l'interprétation que sur le non-dit et se situe entre la psychanalyse freudienne et la culture populaire de François Rabelais telle que l'envisage Mikhaïl Bakhtine.

En conclusion, ce livre propose une analyse linguistique des formes culturelles et artistiques du non-dit dans diverses aires culturelles. Ces contextes culturels et ces formes artistiques déterminent la fonction et le sens du non-dit. Ainsi le non-dit du proverbe africain est-il un dire africain qui diffère du dire occidental. Le non-dit dépend également des situations de communication, du discours généalogique du *jasare* à celle de l'« injurieux » face à un « injurié » ou à un « injuriaire ». D'un point de vue axiologique, le non-dit apparaît normatif ou transgressif. Autrement dit, il rappelle à l'ordre, ou transgresse ce dernier. Dans l'approche empirique de cet ouvrage collectif, la méthodologie linguistique indique le non-dit comme un phénomène transculturel lié à la responsabilité. Le non-dit, conformément à la figure de style qu'est la prétérition, dit paradoxalement ce qu'il ne dit pas et réciproquement.

Christophe Cosker

HCTI, université de Bretagne occidentale, F-29000

Christophe.cosker@free.fr

Émilie Née, dir., *Méthodes et outils informatiques pour l'analyse des discours*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Didact méthodes, 2017, 250 pages

Les chercheurs en sciences humaines et sociales sont confrontés aujourd'hui à une masse importante de données discursives et textuelles. Ces données, qui sont en continue expansion grâce la généralisation